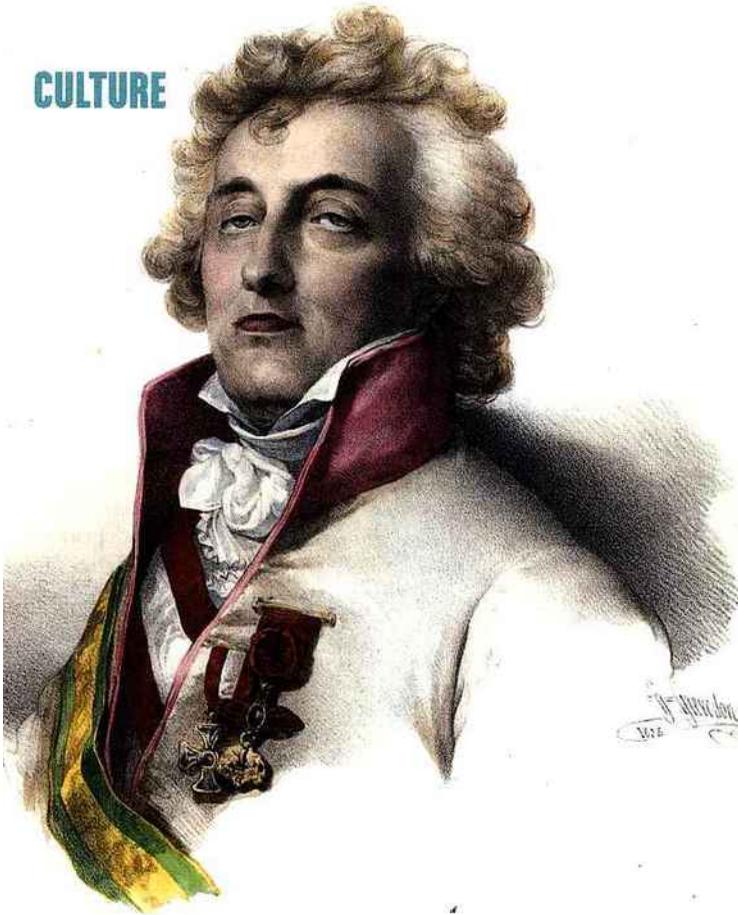




CULTURE



Le prince de l'esprit français

Général, diplomate, homme de cour et moraliste, le prince de Ligne (1735-1814), sujet autrichien et écrivain français, est l'une des plus remarquables figures du XVIII^e siècle européen.

Prince du Saint Empire, chambellan de l'empereur et colonel des trabans, grand d'Espagne, général-major de Marie-Thérèse d'Autriche et feld-maréchal de Catherine de Russie, grand bailli et gouverneur du Hainaut et écrivain français par-dessus tout (sans quoi le reste serait peu de chose), le prince de Ligne est l'un des plus beaux fleurons de cette merveille de l'histoire qu'on appelait autrefois l'Europe.

Cette Europe-là (non pas l'espace géographique mais une manière commune de sentir) est la fille de la chrétienté — c'est même un pape, Pie II, qui lui a trouvé son nom ; un peu oubliée de sa mère, spirituelle davantage au sens des salons qu'à celui des cloîtres, elle n'en représente pas moins, à nos yeux rétrospectifs, une sorte de perfection humaine, un point de suspension avant l'âge des cataclysmes. « Ceux qu'on soupçonne le moins de

Charles-Joseph Lamoral, prince de Ligne. Le souci constant du bonheur aussi bien pour l'individu que pour la nation.

philosophie, sont souvent ceux qui en ont le plus. La véritable est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs. » En un siècle où l'on a beaucoup présumé du mot, le prince de Ligne était un grand philosophe, dans sa vie comme dans ses écrits, la philosophie supposant justement que l'on ne distingue pas ceux-ci de celle-là.

Le premier des moralistes

Charles Joseph Lamoral, septième prince de Ligne et du Saint Empire, grand seigneur des Pays-Bas autrichiens, vaillant officier puis brillant diplomate, connu tout, de la guerre de Sept Ans au congrès de Vienne: les fatigues des camps, les intrigues des cours, la faveur des rois et la haine des républiques, les splendeurs et la proscription. Et une seule crainte: celle de s'ennuyer, et conséquemment d'ennuyer les autres. Ce grand seigneur était le contraire d'un méchant homme: sa philanthropie native, qui n'avait pas besoin de s'embarrasser de grec (il moquait ce néologisme à la mode pédante de son temps), on la trouve répandue dans la trentaine de volumes qu'il nous a laissés, principalement ses *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux* (1795-1811), où il n'eut pas le bonheur de faire entrer l'adjectif en français; la chose était nouvelle, on lui cherchait un mot et l'usage, dédaignant sa nuance, préféra reprendre tel quel l'anglais sentimental du *Voyage sentimental* (*A Sentimental Journey*) de Laurence Sterne. Et puis *Mes écarts* ou *Ma tête en liberté*, soit la somme de ses pensées qui suffirait à le mettre à son rang, le premier bien sûr, entre ceux que l'on appelle les moralistes français, de La Rochefoucauld à Vauvenargues. En voici une édition complète, et qui mieux que Maxence Caron pouvait accueillir ces *Écarts* dans la collection des Classiques favoris qu'il dirige aux Belles Lettres?

« Ceux qui ne savent pas rester chez eux, sont toujours des ennuyés et par conséquent des ennuyeux. » Cet arbitre du bel esprit savait avoir « le bon esprit de vivre seul ». « Accoutumez-vous à

FINEARTIMAGES/LEEMAGE

**IL A DIT**

“LA JALOUSIE DURE PLUS LONGTEMPS QUE L'AMOUR. ON EST DÉJÀ BIEN DÉTACHÉ L'UN DE L'AUTRE ; ON EST DÉJÀ ATTACHÉ AILLEURS. ON S'IMAGINE ENCORE AVOIR DES DROITS. C'EST QUE L'AMOUR-PROPRE EST LE DERNIER QUI S'EN VA.”

Prince de Ligne, *“Mes écarts”*.

penser gaiement, si vous êtes seul » — la gaieté étant une politesse que l'on se doit, avant de la devoir aux autres. Il ose écrire que *« l'on régénérerait la sottise jeunesse palefrenière et chasseur de ce temps-ci, si on ne dégoûtait les enfants à force d'user de ces deux genres de bonne heure. Qu'on leur donne à onze ans un cheval et un fusil; à seize ans ils aimeront mieux un bon livre, ou une bonne conversation »*.

“Surtout, ne vous désolerez jamais”

On trouve dans ces *Écarts* de très sages considérations sur le gouvernement des hommes et la conduite des États, sur les réformes utiles à leur apporter et sur tous les préjugés qui les empêchent, car hélas il faut compter avec les sots, *« qui sont les deux tiers et demi de ce qui compose le monde »*. “Le prince rose”, “*der rosarote Prinz*”, comme l'appelaient les Allemands pour le goût qu'il avait de cette couleur, ne supporte la petitesse en rien (*« Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on appelle en peinture la manière large »*). Il étudie la physiologie des passions: l'amour, l'ambition, l'orgueil, *« l'importance »*, sur lui-même d'abord, autour de lui et chez les écrivains qu'il admire, Voltaire, Montesquieu, Molière, les deux Rousseau (Jean-Baptiste le poète et Jean-Jacques le prosateur) et les deux qui sont ses modèles: La Fontaine et

« le divin Montaigne ». La superstition un rien pharisenne de la raison le laisse sceptique: *« L'homme tel que je le désire, capable de grandes choses, ne peut pas avoir deux mois de raison par an. Je parie que César, Alexandre, le grand Condé n'en ont jamais eu davantage. »*

Le “régime” du bonheur, pour soi-même comme pour la nation, est son souci constant, à la jointure du moral et du politique: *« Pourquoi n'y a-t-il pas une école du bonheur? Au lieu des écoles de latin et de droit: qu'on y apprenne le régime de son âme; qu'on dise, si l'on est heureux: je jouis; si on ne l'est pas: la vie n'est qu'un passage. Il faut savoir manier l'espérance, ne mettre de prix presque à rien, tirer parti de tout, savoir s'occuper, se donner des goûts et du goût [...] »*. Occupation suspecte aux yeux des révolutionnaires, les *« républicomanes »* chez qui il ne voit qu'*« orgueil »* et *« jalousie des états supérieurs »*, *« qui les fait écrire ou révolutionner »*. Quand les temps sont mauvais, comme ceux qu'il a traversés, le stoïcisme s'impose comme une seconde nature, et le prince de Ligne de s'adresser directement à son lecteur: *« Surtout, ne vous désolerez jamais. Le malheur prévu souvent n'arrive pas; et puis, comme je l'ai conseillé ailleurs, j'espère que vous êtes préparé à tout. »* Mais le dernier mot est à la religion dans laquelle il a été nourri, cet admirable snobisme catholique qui lui fait écrire: *« Il y a des prédicateurs et des auteurs qui croient toujours parler à des monstres. Quand on n'est pas mal né, on a presque en naissant plus de vertus qu'ils n'en exigent en mourant, pour être sauvé. »* ●

Philippe Barthelet

Mes écarts ou Ma tête en liberté,
du prince de Ligne, *Les Belles Lettres*,
368 pages, 29 €.



Mémoires du prince de Ligne,
Mercure de France,
coll. “Temps retrouvé”,
644 pages, 11 €.
À paraître le 19 janvier 2017.